

La culture intellectuelle du clergé fribougeois à la veille du Sonderbund : une approche bibliographique

Autor(en): **Python, Francis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **32 (1982)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80889>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA CULTURE INTELLECTUELLE DU CLERGÉ FRIBOURGEOIS À LA VEILLE DU SONDERBUND UNE APPROCHE BIBLIOGRAPHIQUE*

Par FRANCIS PYTHON

Dans le conflit qui mine sourdement ou ouvertement les rapports entre un clergé fort de son emprise rurale et la bourgeoisie modernisatrice des villes, l'antagonisme culturel est fondamental même si les événements de 1846-1847 et l'affrontement avec le régime radical lui donnent avant tout une coloration politique¹.

Dans quelle mesure le clergé comprend-il l'aspiration à la liberté politique d'abord mais aussi économique, sociale et plus largement culturelle de cette bourgeoisie urbaine certes peu nombreuse mais qui a l'oreille d'une mince couche rurale dans certaines parties du canton? De par son origine déjà, le clergé n'est pas prédisposé à accueillir de telles revendications. Il ne l'est pas davantage par sa formation axée sur l'acquisition d'une culture essentiellement religieuse et traditionnelle à côté de laquelle la dimension profane paraît négligeable. Les ecclésiastiques fribourgeois, issus en très grande majorité des campagnes profondes du pays, n'ont pas un lourd bagage culturel, intellectuellement parlant, et doivent presque tout de leur culture à leurs maîtres du collège et du séminaire.

Pourtant, analyser le contenu et les moyens de la formation du clergé à partir des programmes d'étude de ces établissements² ne suffit pas à mesurer la culture réelle des prêtres engagés dans le ministère ni à rendre compte de son orientation. Que retiennent en définitive les prêtres³ de leur temps de

* Cette étude s'inscrit dans les recherches menées en vue d'une thèse soutenue à l'Université de Fribourg en juillet 1982 et intitulée: *Mgr Marilley et son clergé à Fribourg au temps du Sonderbund. De la défense religieuse à l'intervention politique 1846-1856*. 814 p. (dactyl.).

1 Sur cet aspect voir: RUFFIEUX ROLAND, *Idéologie et nécessité. Essai sur le régime radical fribourgeois (1847-1856)*. Fribourg 1957.

2 MARMIER HENRI, *Le Séminaire de Fribourg*. Fribourg 1939. ASHE KATHLEEN, *The Jesuit Academy (Pensionnat) of St-Michel in Fribourg 1827-1847*. Fribourg 1970.

3 Un témoignage éclairant: HENRY JEAN-PIERRE, *Jean-Pierre et les promesses du monde. Souvenirs d'un enfant de Meyrin (Genève), 1814 à 1835*. Texte établi par ROLAND RUFFIEUX. Lausanne 1978.

formation et dans quelle direction développent-ils cet acquis une fois confrontés aux défis du siècle en un temps où émergent de nouvelles puissances sociales conjuguant avoir et savoir?

Toutefois, avant d'analyser les refus, les échanges ou les contaminations possibles entre la culture cléricale et les idées ambiantes il importe de dessiner le plus exactement possible l'univers culturel qui fournit aux prêtres leurs cadres de référence et de réflexion.

Cette étude tente de répondre à cette question préalable et, dans cette perspective, le problème méthodologique principal réside dans la pertinence des témoignages relatifs à cet univers culturel et dans le mode de leur examen. L'étude minutieuse des bibliothèques ecclésiastiques, individuelles ou collectives est une voie souvent utilisée. Ses résultats révèlent plus souvent la composition par sédimentation de l'héritage culturel transmis par les générations précédentes qu'un état effectif des connaissances ou des lectures à un moment déterminé.

Quelques séries de documents provenant du clergé fribourgeois du siècle passé permettent, d'une certaine manière, de renouveler la perception de cette culture cléricale. Il s'agit de l'activité intellectuelle menée par un groupe de prêtres qui peut être considéré comme l'élite du clergé. Plus précisément encore l'examen de cette activité permet de mesurer l'écart entre ce qui était considéré comme désirable en ce domaine et ce qui fut concrètement réalisé.

I. Les appétits intellectuels d'une élite cléricale

A. L'ambivalence d'une association mystérieuse: la «Petite Eglise»

Les milieux politiques fribourgeois de la première moitié du XIXe siècle furent intrigués à plusieurs occasions par l'activité réelle ou supposée mais secrète, ou du moins mystérieuse, d'une association d'ecclésiastiques dénommée communément «Petite Eglise». Cette association, selon H. Marmier qui en fut le premier historien⁴, se manifesta à trois reprises et toujours à un double niveau intellectuel ou culturel et politique, dans le cadre de la défense religieuse du canton et plus particulièrement du renforcement des positions cléricales.

Une première association de prêtres diocésains vit le jour en 1810 sous le nom de «Correspondance ecclésiastique». Oeuvre de prêtres érudits et cultivés, elle devait, aux dires de Marmier, relever le niveau intellectuel du clergé en un temps où le bouleversement des structures de formation se fai-

⁴ MARMIER HENRI, *La Petite Eglise du diocèse de Lausanne et Genève*. Fribourg 1941.

sait lourdement sentir. Selon l'analyse de son rôle en 1814/1815, fournie par H. Wicki⁵, cette association servit à préparer et à soutenir vigoureusement la réaction religieuse qui coïncida avec la Restauration particulièrement marquée de l'Ancien Régime à Fribourg⁶. Ces prêtres furent actifs dans l'éviction de la candidature du P. Girard à la tête du diocèse et parvinrent à y faire nommer l'un des leurs, Mgr Yenni⁷, un des plus sûrs garants d'une Eglise hermétiquement fermée à tout compromis avec le libéralisme. La «Correspondance ecclésiastique» fut supprimée par ce même évêque dans des circonstances obscures en 1822.

On a quelques raisons de penser que la naissance et l'action première de cette «Correspondance ecclésiastique» ne fut pas sans liens avec les réseaux, plus ou moins secrets, de résistance des catholiques français et italiens à Napoléon en conflit avec la Papauté⁸. La dimension intellectuelle de son action au sein du clergé mériterait cependant d'être réexaminée à la lumière de cette Restauration religieuse qui, à l'instar d'autres Réveils, fut un âge d'or pour l'Eglise dans le canton comme le prouve la courbe du recrutement clérical ou l'impact du retour des Jésuites (1818).

La deuxième version de la «Petite Eglise» fut active de 1833 à 1839. Organisée dans le plus profond secret et dirigée avec énergie par le doyen J. Aebischer de Neuchâtel⁹, elle compta jusqu'à 75 membres parmi les prêtres les plus influents de la capitale et du canton. Le préambule du programme constitutif met bien en évidence la double direction donnée aux travaux des associés.

«L'Association regroupe des prêtres qui désirent se maintenir dans l'esprit de leur état, dans l'amour de l'étude des sciences sacrées et profanes, se communiquer leur expérience dans le saint ministère, ainsi que les nouvelles du jour qui peuvent avoir rapport à la religion, à la morale publique et à l'instruction des peuples.»¹⁰

Tout ce qui donnait lieu aux «nouvelles du jour» provenait de rapports collectés auprès des membres organisés selon les districts. Ces rapports circulaient alors sous forme de «résumés», partiellement codés, parmi les associés grâce à une «gazette ecclésiastique», en fait un courrier autogra-

5 WICKI HANS, «P. Girard und die Freiburger Bischofswahl von 1814–1815». In *Mélanges Père Girard Gedenkschrift*. Fribourg 1953, p. 22–135.

6 Sur cette question voir: MICHAUD MARIUS, *La contre-révolution dans le canton de Fribourg 1789–1815*. Fribourg 1978.

7 VONLANTHEN HUGO, *Bischof Pierre-Tobie Yenni und die Diözese Lausanne 1815–1830. Ein Beitrag zur Geschichte der Restauration in der Schweiz*. Freiburg 1967.

8 Sur ce thème: BONA CANDIDO, *Le «Amicizie». Società segrete e rinascita religiosa (1770–1830)*. Torino 1962, en particulier p. 283–300.

9 AEBISCHER JOSEPH (Grenilles-Farvagny 1787–Lausanne 1852). Curé de Neuchâtel de 1816 à 1842, doyen dès 1820. Voir MARMIER H., *op. cit.*, p. 6–8.

10 Archives de l'Evêché de Fribourg, «Association ecclésiastique», recueil des résumés et circulaires de l'associé Pittet, curé de Montet.

phié et secret. Il s'agit là d'un système d'observation de la vie sociale et politique fribourgeoise qui servit à mesurer et surtout à enrayer la diffusion du libéralisme dans le canton¹¹. C'est un matériau de premier ordre pour l'historien qui veut saisir le jeu des rapports entre forces religieuses et politiques durant cette période. Cette «Association ecclésiastique» joua un rôle capital dans plusieurs débats décisifs de la Régénération, à propos des Articles de Baden, de l'École moyenne ou de la présence des ordres religieux en particulier. Elle intervint en faisant pression sur l'opinion et sur les autorités par des brochures, par des mots d'ordre et des pétitions. Elle se manifesta également lors des élections, et la nouvelle orientation conservatrice du régime à partir de 1834 et plus encore de 1837 lui devait beaucoup.

Quant aux premières préoccupations, qui concernaient surtout la formation des prêtres et l'efficacité du ministère, elles se manifestèrent dans des «mémoires» produits par huit bureaux regroupant les associés selon leur compétence ou leurs intérêts. Une quarantaine de «mémoires» furent rédigés, dont certains, répondant à des soucis ponctuels, peuvent être considérés comme des prises de position ou comme des expertises sur divers problèmes alors que d'autres étaient destinés à être des outils pastoraux ou des instruments voués à parfaire la formation du clergé. C'est dans cette dernière perspective que le doyen Aebischer rédigea en 1838 un plan-guide ou programme à l'usage des prêtres qui voulaient compléter leur formation intellectuelle.

B. Un programme d'étude ambitieux

*Le Plan d'étude pour un prêtre qui désire se mettre à la hauteur des ecclésiastiques les plus instruits dans les sciences sacrées et profanes*¹² débutait par des observations préliminaires étendues, révélatrices de l'état d'esprit de son auteur. Aebischer fondait en premier lieu la nécessité de l'étude sur l'institution lévitique selon laquelle le prêtre devait posséder la science et instruire le peuple de tous les points de la loi. L'histoire de l'Eglise témoignait sans cesse de l'«essentielle union» des qualités de «pasteur» et de «docteur». Mais de l'histoire étaient également tirées de grandes leçons sur la responsabilité des prêtres. Le succès de la Réforme n'était-il pas dû à l'ignorance «où croupissait le clergé»? Aujourd'hui, «l'impiété des 18e et 19e siècles» s'emparait du domaine de la science pour en faire une arme de

11 Ces résumés, avec les circulaires qui les accompagnaient parfois, comportent près de 400 pages grand format. Le chanoine Marmier n'en eut apparemment pas connaissance pour la rédaction de son travail en 1941.

12 On se base pour ce titre et pour les citations qui suivent sur l'exemplaire figurant au début du recueil des résumés et circulaires de l'«Association ecclésiastique» conservé aux Archives de l'Evêché de Fribourg, p. 11-52.

guerre contre l'Eglise. «La même cause peut encore reproduire les mêmes effets» notait l'observateur, si le clergé n'est pas capable «de rivaliser avec les ennemis de la vraie foi, avec les prétendus amis des Lumières». Il n'est donc plus seulement demandé au clergé de posséder la science sacrée, il lui faut être muni d'une «instruction civile ou sociale qui [arrive] au moins au niveau de celle de ses paroissiens».

L'enjeu de l'instruction populaire devenait, en effet, perceptible dans les campagnes fribourgeoises et ne se réduisait plus aux débats essentiellement urbains entre partisans et adversaires de la pédagogie du P. Girard¹³. Il s'agissait donc de faire partager à un clergé rural, trop porté à se mettre au niveau des populations, le souci de l'étude qui caractérisait la classe bourgeoise. Ce souci de la science, avec celui de la richesse, n'était-il pas alors perçu par un grand nombre de prêtres comme un moyen mis en œuvre par leurs ennemis pour tenter de réduire leur pouvoir social, condition de leur rayonnement religieux? L'opposition très vive du clergé à l'Ecole moyenne ou aux vellétés de prise en charge et de contrôle du corps enseignant par l'Etat libéral était une des manifestations de résistance de l'Eglise acculée à la défensive. L'amélioration de la culture des ecclésiastiques en était une autre plus offensive. Encore fallait-il que le clergé pût ou sût se servir de cette arme. La formation théologique plus poussée dispensée par les Jésuites en était une première condition. La Compagnie, il est vrai, ne mettait pas le même zèle à élargir les connaissances profanes des futurs séminaristes.

Dans la présentation par Aebischer des cinq conditions considérées comme nécessaires pour acquérir de l'instruction se lit en filigrane le procès de la médiocrité culturelle des prêtres et plus encore celui des conditions de vie qui les condamnaient à cette atonie intellectuelle. Il fallait en effet «1° une bonne méthode, 2° du temps, 3° des livres, 4° des relations avec des personnes instruites, 5° une forte volonté». Le rédacteur n'insistait guère sur la méthode qui devait conduire du connu à l'inconnu, en revanche le gaspillage du temps était longuement analysé et stigmatisé. On trouve là, en creux, quelques occupations favorites du clergé dans sa vie quotidienne, au XIXe siècle. En plus du «dormir» qu'il faut réduire ascétiquement, le jeu, la chasse et la pêche, le travail manuel, les visites et «les grands repas fréquents et prolongés» sont autant de temps perdu pour l'étude, sans compter celui passé en «conversations bavardes» ou avec les «désœuvrés» et les «béates».

Quant à la question des livres, elle mettait en évidence, selon Aebischer, «l'indifférence du clergé fribourgeois pour la science». Si les deux bibliothèques du séminaire, de cinq à six mille volumes, dont une appartenait au

13 SUDAN LOUIS, *L'Ecole primaire fribourgeoise sous le Restauration 1814-1830*. Fribourg 1934 et du même auteur: «L'Ecole fribourgeoise sous le régime libéral de 1831». In *Annales Fribourgeoises* 29, 1931, p. 39-72.

clergé, n'étaient pas utilisées et ne possédaient pas de catalogue imprimé, cela n'était-il pas un signe «du peu de désir que les supérieurs ecclésiastiques [avaient] d'avoir un clergé instruit»?¹⁴ Les tendances presbytérianistes d'Aebischer se laissent percevoir dans ce jugement ainsi que dans les moyens préconisés pour remédier à l'isolement des prêtres dans les campagnes. Il était suggéré notamment de réunir le clergé pendant quelques jours au séminaire de Fribourg «où seraient encore invités les prêtres les plus marquants des autres diocèses voisins, comme cela se pratique pour le clergé des Etats-Unis d'Amérique». Les prêtres pourraient ainsi se connaître, s'apprécier, échanger leurs pensées, leurs vues et leurs projets, s'unir, «convenir des mesures générales selon les besoins du temps et les circonstances». Alors que l'unité du clergé fribourgeois balbutiait encore on ne visait rien moins qu'à «rallier le clergé suisse»!

Cette émulation pour l'étude ne se fondait pas tant en fin de compte sur l'amour de la science que sur la volonté d'obtenir «l'ascendant» qu'elle procure. On l'avouait sans détours: «nos ennemis étudient, s'instruisent, parlent avec facilité, éloquence; ils savent de tout un peu: nous ne pouvons ni en honneur ni en conscience leur rester inférieurs», d'autant plus qu'est en jeu «la cause de Dieu, de l'ordre social, du bonheur réel des peuples».

Le plan d'étude proposé se composait d'un bref exposé de l'objet et de l'intérêt des différentes sciences avec en contrepoint une bibliographie commentée¹⁵ constituée de deux grandes parties consacrées l'une aux sciences sacrées l'autre aux sciences profanes. Il s'agissait avant tout d'un catalogue d'ouvrages portant sur les connaissances nécessaires ou désirables pour un ecclésiastique. Programme très complet, qui révèle sans doute davantage les ambitions culturelles de son rédacteur que les lectures courantes des ecclésiastiques. Il convient donc de le juger avec prudence sans trop s'attarder à une analyse des titres ou des auteurs qui ne serait significative que d'un choix de lecture invérifiable. On se bornera donc ci-après à souligner les principaux axes de cette culture cléricale, leurs articulations internes, ainsi que les rapports entre sacré et profane, tels que les révèle la table des matières (voir tableau 1).

14 Un *Catalogue de la bibliothèque à l'usage du clergé séculier du diocèse de Lausanne et Genève, établie au Séminaire de Fribourg* fut édité en 1842. Il comprenait 105 pages auxquelles furent ajoutés 75 pages répertoriant un don de livres du chevalier d'Olry, ambassadeur du royaume de Bavière à Turin, effectué en 1839. Sur cette personnalité voir: RAAB HERIBERT, «Johann Franz Anton von Olry und Karl Ludwig von Haller». In *Festschrift für Max Spindler zum 75. Geburtstag*, p. 685-707.

15 L'indication du nombre d'auteurs ou d'ouvrages est un terme de comparaison très relatif qui met sur le même pied un manuel condensé de droit canon en un volume et, par exemple, les 36 interminables volumes de l'*Histoire de l'Eglise* de Fleury-Fabre. Compter les volumes n'est guère plus équitable cependant. A l'ordre de grandeur, il convient surtout de superposer l'ordre hiérarchisé des matières présentées (tableau 1).

La reine des sciences était évidemment la théologie et plus encore la théologie dogmatique, car la «foi est le formel de l'intelligence». On y joignait l'histoire ecclésiastique et religieuse qui trouvait en cette dernière sa norme et son utilité. L'autre pôle théologique était constitué par la morale qui règle la volonté humaine. Y rattacher l'étude des Ecritures est significatif de la place seconde de la Bible dans ce système théologique où elle servait avant tout à fournir des arguments. Dans la même perspective, on insistait sur l'herméneutique pour lire l'Ecriture et réfuter les objections de l'incrédulité à son propos. L'intérêt accordé aux lois et à la discipline ecclésiastique correspond bien à l'affirmation de cette société parfaite, de cette contre-société qu'est l'Eglise, même si le point de vue retenu est surtout d'ordre pratique.

Le cas de la pastorale est plus intéressant. Le rédacteur estimait qu'on devait insister davantage sur cette science dont les leçons du séminaire s'avéraient être «trop courtes et fugitives». Une adaptation des anciens manuels de direction était souhaitée, mais la pastorale devait se baser en particulier sur une connaissance étendue de «l'homme, des hommes et du monde». On y accédait d'abord par la connaissance de soi et ensuite par la lecture d'ouvrages de psychologie ou de ce qui serait appelé aujourd'hui la psychologie. La pastorale comme l'éloquence de la chaire sous son aspect formel se trouvait à la charnière des sciences sacrées et profanes, si bien que le rédacteur eut quelque peine à séparer les deux parties de son travail (E-E'). Ce qui faisait le lien en fin de compte, était constitué par les «humanités» chères aux Jésuites, qui nourrissaient la réflexion et modelaient la forme de la rhétorique pastorale.

Dans l'insistance mise sur la connaissance de la langue française apparaît un aveu fort révélateur des nouvelles conditions, culturelles et sociales, dans lesquelles l'action du clergé devait s'exercer. En mettant fin à divers abus, défauts et travers trop répandus dans le clergé fribourgeois, concluait le rédacteur,

«nous sommes écoutés avec intérêt, nous plaisons et nous pouvons plus facilement parvenir à la persuasion et à la conviction. Nous n'aurons pas lieu de craindre qu'un échappé de l'Ecole moyenne et normale vienne, avec une critique méritée, faire perdre le fruit de nos instructions, en affichant au pilier public nos fautes de grammaire».

L'importante série des objets d'études profanes suppose une hiérarchie des matières qui ordonne son apparente confusion. Les deux premières connaissances (philosophie et jurisprudence) étaient nécessaires. Après la foi, la saine philosophie devait «corriger et purifier» l'intelligence du prêtre et le droit naturel, privé ou public, servait à «connaître» et à «défendre les bons principes». Venaient ensuite les connaissances utiles au ministère du prêtre. Les premières citées n'avaient pas un intérêt pratique immédiat,

mais servaient à renforcer le prestige du prêtre. Ainsi l'étude de la physique permettait d'éviter le «mépris» et la gratification du «titre peu honorable d'ignorant et d'idiot» de la part des personnes du monde, tout en s'assurant l'estime et la vénération des habitants des campagnes par l'explication de phénomènes ordinaires ou extraordinaires. Il en allait ainsi de la chimie ou de l'histoire naturelle. Ce qui importait surtout c'était le prestige acquis aux yeux des «admirateurs du siècle des lumières» et le rédacteur s'abaissait jusqu'à décrire un procédé bien minable par rapport à la grandeur de l'enjeu:

«Il y a aujourd'hui tant de tâches superficielles pour lesquelles la science consiste à connaître le dos, le titre et la table des livres. Pourquoi ne pourrait-on pas aussi, pour conserver son honneur et sa gloire, user de cet innocent stratagème?»

Tableau 1: «Essai de plan d'études ou si l'on veut carte géographique des sciences ecclésiastiques et profanes dont tout prêtre pourra se servir pour voyager dans le monde scientifico-intellectuel» [table des matières]

	Nombre d'auteurs, ou d'œuvres cités
<i>1. Sciences sacrées</i>	
A. Théologie dogmatique	4
1. l'histoire ecclésiastique.....	5
2. l'histoire des Conciles.....	3
3. l'histoire des diverses hérésies, sectes, schismes	2
4. la connaissance des diverses religions qui se partagent le monde.....	4
5. la connaissance des diverses liturgies	1
Total	19
B. La Morale.....	6
1. l'étude de l'Écriture sainte, l'exégèse	9
2. l'étude des Pères de l'Église.....	2
3. la lecture des Ascètes ou la science ascétique.....	9
Total	26
C. Le Droit canon (+ documents et ordonnances diocésaines).....	5
1. la connaissance de la discipline ecclésiastique	9
2. la connaissance des divers ordres religieux.....	2
Total	16
D. La Pastorale.....	4
1. la connaissance des meilleurs ouvrages de piété	1
2. la lecture de la vie des saints	8
3. l'étude de la connaissance de l'homme, des hommes et du monde (+ lecture 1° de l'histoire, 2° des mémoires, 3° des voyages, des romans historiques + voyages et observations)	12
Total	25
E. L'éloquence de la Chaire (+ connaissance des auteurs voir E').....	2

Tableau 1 (suite)

	Nombre d'auteurs ou d'œuvres cités
<i>2. Etudes profanes</i>	
E' Littérature	5
«Pour se former à l'éloquence et des pensées et des tournures, il faut lire»:	
– les grands maîtres	11
– les meilleurs poètes	6
– les causes célèbres	4
– des journaux bien écrits ainsi que des romans de choix	
1. La connaissance de la langue et de la grammaire	4
2. La connaissance des principes de la rhétorique	3
3. Lire et faire des notes sur ses lectures	
Objets à étudier [l'auteur voulait fournir un tableau synoptique de toutes les connaissances humaines mais il n'a pu se satisfaire des classifications de Bacon, Diderot et Ampère et se borne à indiquer les objets les plus utiles pour un ecclésiastique]	
1. La philosophie (+ le 3. du point D)	6
2. La jurisprudence	9
3. L'économie politique ou sociale	2
4. La géographie et la statistique universelle	2
5. La physique	6
1. le magnétisme	
2. le galvanisme	
6. La chimie	4
7. L'astronomie	4
8. L'histoire universelle et en particulier	
a) l'histoire profane	10
b) l'histoire de la Suisse	3
c) l'histoire naturelle des trois règnes, végétal, animal, minéral	3
9. La médecine	
– hygiène	1
– diagnostic	1
– pathologie	1
– thérapeutique	1
10. Le calcul	
– arithmétique	} voir N.B.
– algèbre	
– géométrie	
– mathématique	
11. La comptabilité	2
12. L'architecture	
– civile	2
– militaire	
– navale	
13. L'archéologie	
14. Science héraldique ou du blason	2
15. L'art épistolaire	1
16. Les usages de la bonne société	1

N.B. Encyclopédies, dictionnaires et catalogues des livres élémentaires ou manuels (33 domaines cités dont les $\frac{2}{3}$ ont trait à des connaissances pratiques).

L'utilité de certaines connaissances comme la médecine, le calcul, la comptabilité ou l'architecture n'appelait aucun commentaire tant elle paraissait liée aux rôles sociaux reconnus du prêtre dans le monde rural.

On serait tenté de voir dans l'auteur de cet ambitieux catalogue de connaissances profanes et dans certains de ses destinataires, les héritiers de ce clergé «éclairé» par les Lumières, pour qui le développement de l'instruction était un apostolat. Sans nier le poids de cette tradition, il ne faut pas oublier la place seconde de ces études et les réserves dont elles étaient entourées. C'est sur la défensive que se tient ce clergé devant le mouvement intellectuel du siècle, et s'il lui est conseillé de le suivre en certains domaines, c'est pour mieux faire valoir une position culturelle et sociale de plus en plus contestée.

C. La «Correspondance littéraire» et son enquête sur les lectures de ses membres

Ce souci de faire valoir ou de reconquérir une position culturelle influente présente aussi une face intra-ecclésiale qui est au cœur de la troisième version de la «Petite Eglise» animée de 1840 à 1844 par l'infatigable doyen Aebischer sous le titre de «Correspondance littéraire». Celle-ci regroupait en fait une vingtaine de prêtres, soit une fraction de l'ancienne «Association ecclésiastique», dissoute par l'évêque Yenni à la suite de controverses mettant en cause la prédominance de la Compagnie de Jésus à Fribourg, notamment en matière de recrutement et de formation des nouveaux prêtres.

Sans mettre fondamentalement en question l'influence de la Compagnie qui, en un certain sens, les irritait et les fascinait tout à la fois, et en dehors de toute préoccupation politique directe, les ecclésiastiques de la «Correspondance littéraire» avaient pour but le développement dans le clergé séculier d'un esprit de corps et d'une activité intellectuelle capable de relever les défis des ordres religieux et du siècle.

On peut à nouveau citer le but assigné par Aebischer à sa dernière entreprise en faveur des prêtres séculiers: «donner des idées, des pensées (...) pour qu'ils reconnaissent le besoin qu'ils ont d'apprendre, de développer leur intelligence, d'exercer leur jugements, de dépasser leurs préjugés, de se polir et de se mettre à la hauteur de la civilisation moderne, afin de pouvoir s'en servir, la diriger, jusqu'à un certain point et la rendre moins dangereuse»¹⁶.

Les moyens réduits de cette correspondance qui ne s'entourait plus d'un strict secret consistait en la circulation de cahiers bimestriels intitulés les

¹⁶ *Mélanges littéraires*, 1840, No 1, p. 5.

*Mélanges littéraires*¹⁷ auxquels la vingtaine de membres – divisés en deux sections – devaient fournir, alternativement, tous les quatre mois, un article et un état détaillé de leurs lectures effectuées durant ce laps de temps. Une bibliographie était ainsi mise en circulation qui avait pour but d'informer et de stimuler les membres. Pour l'historien, les indications contenues dans ces quatre volumes annuels des *Mélanges littéraires* permettent de brosser un tableau pertinent de la culture réelle d'une partie du clergé.

L'exploitation quantitative de cette bibliographie exige quelques explications sur la manière de prendre en compte les données pas toujours homogènes des correspondants. On n'a pris comme base de référence ni l'auteur, car cela pouvait signifier plusieurs ouvrages, ni l'œuvre, parce qu'entre une mince brochure d'actualité et d'imposants ou nombreux volumes, la distorsion est trop flagrante. «L'unité de lecture» sur laquelle est basé le décompte des tableaux 2 et 3 est constituée en fin de compte par la mention d'une lecture (livre, tome ou volume, brochure, à l'exception des journaux et des revues), opérée par un prêtre et enregistrée en un moment précis.

Le classement nominal des correspondants selon le nombre d'unités de lecture signalées n'a pas grande signification dans la perspective de cet article en raison surtout de l'absence d'une prise en compte de l'importance qualitative et quantitative des lectures effectuées. Sans établir une classification rigoureuse le tableau 2 trace néanmoins un ordre de grandeur dans l'appétit intellectuel manifesté par ces prêtres et permet leur identification.

Un premier classement, prévisible, distingue les prêtres chargés d'un enseignement des simples pasteurs. Une telle distinction n'est pas aisée à tracer étant donné la mobilité des charges du séminaire qui caractérise la fin de l'épiscopat de Mgr Yenni et l'usage des écoles curiales latines la rend en partie caduque. D'une manière générale, il est vrai que tous les correspondants intéressés à un degré ou à un autre par l'enseignement se retrouvent dans la première partie du classement (plus de 32 unités de lecture). Mais le trio qui se place à la tête du tableau (de 54 à 60 lectures) n'est-il pas constitué par trois ecclésiastiques – Stoecklin, Chaney et Chammartin – engagés entièrement dans le ministère paroissial? On peut de même remarquer que dans le noyau central du classement (de 25 à 44 unités de lecture), la prééminence des prêtres enseignants (Favre, Michel, Corminboeuf, Salin, Chassot) est peu sensible face aux pasteurs (Minguely, Hayoz, Longchamp, Kilchoer, Chavin, Martin ou Caille). On se gardera de porter un jugement sur la culture des prêtres apparaissant au bas du tableau. Le peu de lectures signalées par Aebischer n'est pas un signe d'inappétence intellectuelle: l'initiative de la «Correspondance» et son animation en sont

17 L'analyse de ces *Mélanges* est basée sur les quatre volumes conservés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg (cabinet des manuscrits, L 1106). Une publication polémique de certains articles parut à Neuchâtel en 1850: *Esprit du clergé catholique-romain de la Suisse française du point de vue politique et religieux*.

Tableau 2: Nombre d'unités de lecture par correspondant, 1840-1844

Stoecklin, E.-N., coadjuteur à St-Nicolas puis curé de Neuchâtel	60
Chaney, Ph., curé-doyen d'Estavayer-le-Lac	55
Chammartin, J.-J., curé de Mézières	54
Favre, E.-B., curé de La Chaux-de-Fonds puis directeur au séminaire	44
Michel, J.-D., professeur de latin à Châtel-St-Denis	41
Minguely, P., curé de Rue	38
Corminbœuf, C.-J., directeur au séminaire puis curé de Billens	35
Sallin, P.-J., directeur au séminaire puis chanoine à Bulle	33
Chassot, J.-P., préfet des études au petit-séminaire puis professeur à l'école moyenne et secrétaire à l'évêché	33
Hayoz, N., prieur de Semsales	32
Longchamp, L.-M., curé de Villarepos	30
Kilchoer, A., chanoine de St-Nicolas, secrétaire de nonciature	29
Chavin, P., curé de Châtonnaye puis de Compesières	28
Martin, F.-J., curé d'Assens	26
Caille, F., vicaire au Crêt puis à Assens	25
Sansonnens, J., curé de Belfaux	16
Aebischer, J., curé-doyen de Neuchâtel puis retraité	12
Schwertfeger*, O., supérieur du petit-séminaire puis curé de Rolle	12
Coquet*, C., curé du Cerneux-Péquignot	11
Marilley, E., vicaire puis curé de Genève	9
Gobbet, J.-B., chanoine à Romont	7
Peiry*, B., curé-doyen du Crêt	5
Ruedin*, C.-L., curé de Cugy	4
Grauser*, J.-P., chanoine de St-Nicolas	-
Wicky*, F.-G., vicaire à Genève	-
	639

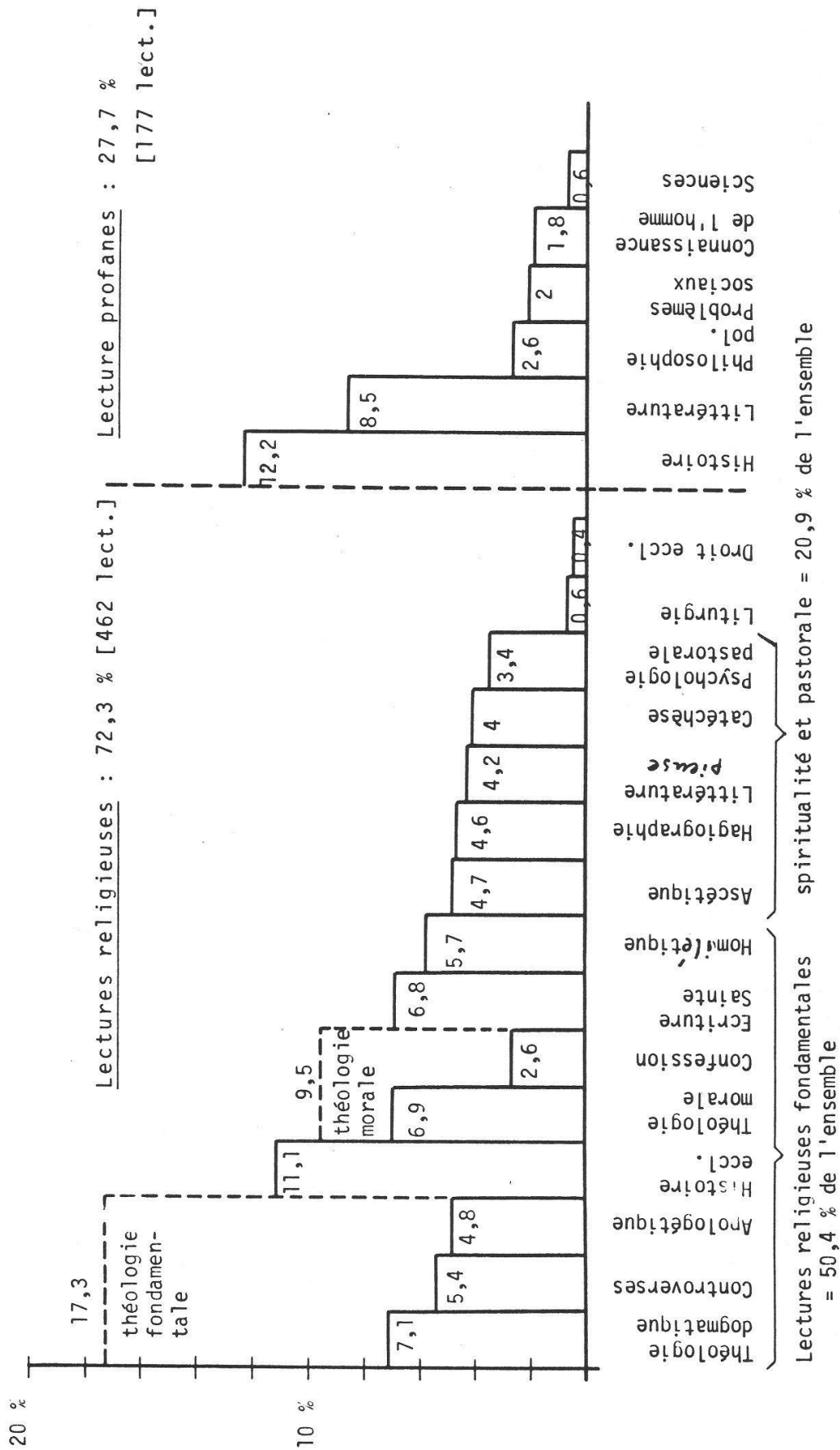
* Membres entrés au cours des ans dans la «Correspondance» ou qui l'ont quittée avant sa dissolution.

autant de preuves contraires. Certes un Sansonnens, un Marilley ou un Gobbet lisent apparemment peu d'ouvrages. La situation du futur évêque à Genève, à la tête d'une immense paroisse et presque immédiatement en butte aux difficultés suscitées par la non-reconnaissance de sa nomination explique cette limitation.

Quant au classement par matières reproduit par le tableau 3 il n'évite pas toujours l'arbitraire. Une telle répartition ignore trop parfois les frontières très floues qui distinguent l'histoire religieuse de l'hagiographie ou l'apologétique de la controverse par exemple. Les proportions obtenues, qui n'ont qu'une valeur indicative et relative, traduisent toutefois les principaux axes des lectures cléricales, même s'il faut affiner les distinctions dans le commentaire du tableau.

Plus encore que la culture dans laquelle se ressourcent une fraction du clergé, ce relevé des lectures met en évidence des intérêts particuliers et

Tableau 3: Répartition des lectures des prêtres de la «Correspondance littéraire» selon les matières en % d'unités de lecture*, 1840-1844



* 1 unité de lecture = 1 lecture signalée à 1 reprise par 1 prêtre

momentanés qui sont aussi tributaires en fin de compte de l'édition et de la diffusion du livre religieux durant une époque bien déterminée¹⁸. On remarquera enfin que ces prêtres, pour des raisons linguistiques, ne s'intéressent qu'à la production de l'aire culturelle française.

II. Les grands axes de la culture religieuse du clergé

Ce qui frappe au premier regard, c'est la proportion des lectures religieuses proprement dites qui s'élèvent aux trois quarts de l'ensemble. La portion réservée aux ouvrages profanes se trouve encore réduite, comme on le verra, étant donné l'attraction exercée sur le clergé par tout ce que ces lectures recèlent de religieux ou de thèmes appelés à servir la religion.

De façon globale, la part des lectures religieuses de type fondamental qui constitue un premier niveau d'intérêts majeurs, s'élève autour des 50%. Cette culture religieuse essentielle peut se répartir, de façon quelque peu schématique, en cinq paliers d'intérêts décroissants. On remarque que dans l'ensemble, les choix des prêtres correspondent aux priorités établies par Aebischer dans son «programme». En premier lieu vient la théologie dogmatique renforcée par la controverse qui se concentre sur certains traits et par l'apologétique qui en souligne d'autres, le tout constituant le 17,3% de l'ensemble des lectures. On ne sera pas surpris de trouver à la frontière de l'apologétique et de la controverse l'importante part consacrée à l'histoire ecclésiastique (11,1%), où se vérifie et s'illustre la puissance des dogmes dont l'Eglise garde le dépôt immuable. Puis s'observe un autre grand pôle constitué par la théologie morale (9,5%) science soucieuse de la pratique vécue et qui détermine l'action pastorale. Comme chez Aebischer, l'étude de l'Écriture sainte (6,8%) ne vient qu'ensuite, comme appui à la théologie morale ou plus largement à la dogmatique et non pas en tant que source première ainsi qu'on l'envisagerait aujourd'hui. On peut encore placer à la suite de ces domaines l'homilétique (5,7%) qui, bien plus qu'une technique oratoire, constitue souvent un véritable cours de théologie.

A un deuxième niveau se place une série de lectures (entre 4,7% et 3,4%) où l'intérêt du clergé est moins soutenu, même si elles sont liées de façon plus utilitaire au ministère pastoral. Il s'agit de connaissances théologiques vulgarisées et actualisées en fonction de différents besoins propres au clergé et aux fidèles. On signale enfin, à un troisième niveau, quelques lectures étrangement peu cultivées par les correspondants (moins de 1%) et qui concernent la liturgie et le droit ecclésiastique.

18 On peut attendre beaucoup de ce point de vue de la thèse innovatrice de CLAUDE SAVART soutenue à Paris en 1981: *Le livre catholique, témoin de la conscience religieuse (en France au XIXe siècle)*. A paraître prochainement. Voir le compte rendu de sa soutenance in *Revue d'histoire de l'Église de France* LXVII, 1981, p. 391-393.

Dans l'analyse détaillée de ces divers niveaux et de leurs subdivisions, on signalera les lectures les plus révélatrices de l'orientation ou de l'intérêt manifesté par certains prêtres dans quelques domaines-clés du champ culturel et religieux.

A. Les lectures d'ordre théologique

La première moitié du XIXe siècle, selon les jugements de certains spécialistes comme E. Hocedez, L. Foucher, A. Rayez¹⁹, confirmés par les historiens de l'Eglise²⁰, a été marquée par un certain renouveau ecclésiologique et théologique dans trois centres qui ne manquèrent pas d'exercer un certain rayonnement, d'ailleurs assez inégal, à Fribourg. La France qui connaît sous l'impulsion des ultramontains lamennaisiens une restauration ecclésiologique et apologétique d'importance, l'Allemagne du Sud avec ses écoles de Tübingen et de Mayence surtout, et enfin Rome où la Compagnie de Jésus restaurée donne un certain éclat aux thèses ultramontaines.

1. La théologie dogmatique

Les prêtres avaient été, plus ou moins, mis en contact avec ce renouveau au temps de leurs études mais comment le percevaient-ils et en profitaient-ils par la suite? L'écueil de la langue limitait, semble-t-il, son audience et l'on constate une certaine pauvreté dans les lectures dogmatiques de la plupart des ecclésiastiques. Quelques prêtres relisent certes les traités étudiés une première fois au séminaire. Mais le quart des correspondants révisent leur théologie dans le *Dictionnaire théologique* de Bergier. Paru à Paris en 1788 dans le cadre de l'Encyclopédie et destiné à corriger les interprétations des Philosophes, cet ouvrage avait été réédité à deux reprises à Besançon entre 1826 et 1829 par divers ecclésiastiques qui l'avaient enrichi et

19 HOCEDEZ EDGAR, *Histoire de la théologie au XIXe siècle*, t. I: *Décadence et réveil de la théologie 1800-1831*. Bruxelles 1949. En particulier chap. 3: «La France et le traditionalisme», et le chap. 5: «Le réveil de la théologie allemande et le semi-rationalisme». Sur le problème du traditionalisme et de la percée du thomisme, voir: FOUCHER LOUIS, *La philosophie catholique en France au XIXe siècle avant la renaissance thomiste et dans son rapport avec elle. 1800-1880*. Paris, 1955. Pour un survol général de la production théologique et particulièrement spirituelle, voir RAYEZ ANDRÉ, «De la Révolution au début du XIXe siècle». In *Histoire spirituelle de la France. Spiritualité du catholicisme en France et dans les pays de langue française, des origines à 1914*. Paris 1964. [Tiré à part des colonnes 785-1001 du *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, t. V, art. «France».]

20 AUBERT ROGER, «La géographie ecclésiologique au XIXe siècle». In *L'ecclésiologie au XIXe siècle*, p. 11-35. BERTIER DE SAUVIGNY, C. DE: «La pensée catholique de 1800 à 1846». In *Nouvelle Histoire de l'Eglise*, t. 4.

corrigé²¹. Malgré cette amélioration, l'argumentation trahissait les préoccupations de la fin du XVIIIe siècle et n'était pas exempte de gallicanisme même si le futur évêque Gousset l'avait infléchie dans un sens plus ultramontain.

On connaît mal l'impact des idées mennaisiennes, première manière, sur le clergé fribourgeois de la Restauration. Dans les années 1840, on ne trouve qu'un lecteur, Corminboeuf, du brillant *Essai sur l'indifférence en matière de religion*²². Avec le traditionalisme du vicomte de Bonald et l'ultramontanisme plus politique de J. de Maistre dont les œuvres sont également connues de ces prêtres, on trouve là un des fondements de cette apologétique française post-révolutionnaire, œuvre de ce «triumvirat catholique» comme l'a appelé C. Latreille²³.

J.-R. Derré a aussi signalé les échanges entre les cultures théologiques germanique et française à partir du foyer mennaisien et en particulier du *Mémorial catholique*²⁴. Fribourg devait être bien placé pour en profiter. Seul l'abbé E. Favre cependant cite un ouvrage capital de cette école, les *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique* (1829) de l'abbé Ph. Gerbet. Mais la production théologique française n'atteint que rarement à la qualité d'un Gerbet et s'essouffle souvent dans une apologétique verbeuse que les correspondants ne dédaignent point.

La compréhension des théologies renouvelées en Allemagne ou à Rome est plutôt le fait d'un petit nombre de prêtres, constituant l'élite même de la «Correspondance». L'abbé E. Favre par exemple, qui est un ancien élève du Collège germanique de Rome, se distingue par la lecture des traités de saint Thomas et connaît les travaux de B.-L.-F. Liebermann qui rénovent les études dans les séminaires d'Alsace et d'Allemagne. De même Cl.-J. Corminboeuf et O. Schwertfeger lisent la *Symbolique* (1832) de Moehler et ce dernier prêtre, qui en donne un résumé dans les *Mélanges littéraires*²⁵, connaît aussi les traités de G. Perrone, un des maîtres de la naissante «Ecole de Rome», foyer de la restauration néo-scolastique. Dans une perspective plus éclectique, Favre semble s'intéresser encore au système théolo-

21 *Dictionnaire de théologie catholique*, t. 2, col. 742-745.

22 TRANSVOUEZ YVON, «Religion, politique et civilisation chrétienne: Lamennais en 1817. Etude sur le premier tome de *L'Essai sur l'indifférence*». In *Civilisation chrétienne. Approche historique d'une idéologie, XVII-XXe siècle*. Paris 1975, p. 105-142.

23 Cité par Congar: «L'ecclésiologie, de la Révolution française au concile du Vatican sous le signe de l'affirmation de l'autorité». In *L'ecclésiologie au XIXe siècle*, p. 77-78, n. 1.

24 *Lamennais, ses amis et le mouvement des idées à l'époque romantique (1824-1834)*. Paris, 1962. Sa conclusion est cependant mitigée «C'est en bonne part, grâce aux suggestions venues d'Outre-Rhin qu'ont pu être ainsi renouvelés les points de vue traditionnels. Certes les nuances ne manquent pas si l'on considère le détail des échanges entre catholiques français et allemands. Les maîtres de Tübingen et de Munich ont compté dans notre pays plus d'admirateurs que de disciples», p. 724-725.

25 «Analyse de la Symbolique de Möhler». In *Mélanges littéraires*, 1841, No 2, p. 81-89; No 4, p. 209-213; No 6, p. 285-294.

gique de Leibniz, alors que Corminboeuf lit Malebranche. Mis à part ces quelques prêtres, les correspondants donnent l'impression de peu s'aventurer dans les directions où se renouvelle la culture théologique. Leur attention est plutôt polarisée par les œuvres de défense religieuse, en quoi ils sont bien de leur siècle.

Les lectures de controverses sont difficiles à distinguer d'une apologétique combative; on a retenu comme critère la mise en cause directe du protestantisme. De telles lectures sont relativement nombreuses (5,4%) et peuvent se répartir en deux catégories. La première comprend essentiellement des ouvrages ou des brochures polémiques plus ou moins approfondis provenant en particulier de Genève dont les auteurs ont pour nom Gavairon, Magnin ou Baudry²⁶. Parmi les études plus développées on peut signaler, outre l'*Histoire des variations des églises protestantes* de Bossuet, trois livres fréquemment cités: ainsi, cinq correspondants ont lu des pages du jésuite J.-J. Scheffmacher dont le *Catéchisme de controverse* et les *Lettres à un gentilhomme protestant* écrits au début du XVIIIe siècle venaient d'être réédités. Huit prêtres affirment aussi avoir lu les *Entretiens* de l'ex-pasteur zurichois J.-G. Esslinger édités à Fribourg en 1840 par Mgr Yenni avec une introduction de J.-X. Fontana. Les circonstances de cette publication expliquent sans doute cet empressement qui témoigne aussi d'un certain état d'esprit du clergé mis en émoi par les succès d'une reconquête de l'élite des réformés. Dans cette perspective, le témoignage d'un Esslinger comme ceux d'un C.-L. de Haller ou de F. Hurter comptaient davantage qu'une démonstration argumentée²⁷.

En apologétique proprement dite (4,8%), outre une série de brochures ou d'ouvrages de valeur très inégale et aux titres pompeux, quelques œuvres importantes sont à signaler. Si les *Conférences* de Frayssinous ne sont lues que par Kilchoer et Corminboeuf, le rayonnement d'un Wiseman est plus large. Schwertfeger lit son fameux *Discours sur les rapports entre la*

26 *Le protestantisme dévoilé par un curé du canton de Genève* [Gavairon]. *La Papauté considérée dans son origine et dans son développement au Moyen Age en réponse aux allégations de M. Merle d'Aubigné dans son histoire de la Réformation au 16ème siècle*, par l'abbé Magnin Dr en théologie. Genève 1840. *La religion du cœur* [considérée dans ses rapports avec la confession de foi, l'institution du saint ministère et l'infaillibilité de l'Eglise] en réponse à M. le professeur Alex. Vinet et à quelques autres ministres du canton de Genève. Lyon et Paris, 1840 [Baudry].

27 *Entretiens familiers d'un ministre protestant converti avec un de ses anciens correligionnaires* par M. l'abbé Esslinger. Précédés d'une lettre pastorale adressée par Mgr l'Evêque de Lausanne et Genève aux protestants de son diocèse et d'une notice biographique sur l'auteur, suivis d'une Instruction sur l'Eglise et d'une notice sur quelques conversions les plus remarquables opérées depuis le commencement du 19e siècle. Lyon, Paris, 1840. Le biographe y donne la liste des principaux articles de l'ex-pasteur dans le *Mémorial catholique*, p. 12-13. Voir aussi ROSENTHAL DAVID-AUGUSTE, *Convertitenbilder aus dem neunzehnten Jahrhundert*. Schaffhausen, 1871, 2e éd.

*science et la religion*²⁸ et ses *Conférences sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Église catholique* sont connues de trois prêtres. On remarque que c'est par le canal de la Société nationale pour la propagation des bons livres qui avait son siège à Bruxelles que parvinrent les traductions de Wiseman et toute une foule d'ouvrages marqués au coin de l'ultramontanisme.

2. L'histoire ecclésiastique

Le recours à l'histoire, porté par le traditionalisme qui marque le renouveau théologique dans la culture française²⁹, est souvent conçu comme une réaction de défense contre le libéralisme et son hymne à la modernité et au progrès ou contre le josphisme qui prend appui sur un passé récent. Encore fallait-il être à la hauteur des adversaires rompus aux nouvelles méthodes érudites. L'historiographie ecclésiastique que lit abondamment le clergé n'est guère portée à la rigueur critique. La distinction élémentaire entre histoire, hagiographie ou littérature édifiante n'est pas toujours saisissable dans les lectures des correspondants.

L'histoire de l'Église la plus connue est l'œuvre monumentale en 24 volumes du jésuite Berault-Bercastel qui date de la fin du XVIIIe siècle. Trois prêtres en lisent des passages à travers l'édition corrigée qu'en fit Pélier de la Croix en 1829–1833 et neuf autres l'abordent par le biais de la nouvelle édition qu'en fournit Henrion à partir des années 1840. L'histoire de la Papauté, et surtout des grands affrontements entre l'Empire et le Sacerdoce, provoque un intérêt significatif. Quatre prêtres ont lu la *Vie d'Innocent III* de l'ancien pasteur schaffhousois F.-E. Hurter, traduite par Lerminier, et le pontificat de Grégoire VII a retenu l'attention de trois lecteurs. L'historiographie religieuse de la Suisse, du diocèse ou du canton ne donne pas l'occasion de faire de grandes lectures. Pour un ecclésiastique qui lit l'*Histoire de la Réformation de la Suisse* de A. Ruchat³⁰, il s'en trouve cinq qui connaissent le travail de Haller où la Réforme protestante est considérée comme ouvrant la voie à la Révolution³¹ selon l'interpréta-

28 Cet ouvrage paru à Londres en 1836 fut traduit en français et publié à Bruxelles en 1839. Sur Wiseman, N.P.S. (1802–1865) voir *Lexikon für Theologie und Kirche*, 10, col. 1188–1189.

29 CATRICE PAUL, «La formation théologique du clergé au XIXe siècle. Quelques faits et réflexions». In *Mélanges de science religieuse* (Lille), 25, 1968, p. 171–186, et 26, 1969, p. 43–50.

30 Sur cet auteur: SANTSCHI CATHERINE, «Une controverse théologique en Suisse romande au début du XVIIIe siècle». In *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, 71, 1977, p. 287–231.

31 *Histoire de la révolution religieuse ou de la réforme protestante dans la Suisse occidentale* par CH.-L. DE HALLER. Paris 1837. Sur cet ouvrage: REINHARD EWALD, «Die Résumés der Tagebücher des Restaurators Carl Ludwig v. Haller». In *Jahrbuch für solothurnische Geschichte*, 27, 1954, p. 142.

tion traditionaliste de ce «Bonald helvétique», alors que trois autres ont lu la notice sur Sébastien Werro rédigée par R. Werro. Les *Mélanges littéraires*, menacés de disparition 1843–1844, s'ouvrirent largement aux articles historiques de J. Dey³² et d'autres correspondants, mais ce n'est que sous le régime radical qu'on prêtera une attention plus soutenue aux travaux plus amples et plus rigoureux de M. Schmitt mis en valeur par J. Gremaud³³, comme réponse aux interprétations des «chartistes» du camp adverse.

3. La théologie morale

Les lectures théologiques citées jusqu'à maintenant donnent l'impression d'une certaine dispersion. Il n'en va pas de même pour la théologie morale où la plupart des références témoignent de la forte implantation du courant liguorien. Cela est vrai surtout pour les traités qui constituent l'essentiel des lectures (6,9%).

Huit prêtres affirment faire des lectures plus ou moins fréquentes de la *Théologie morale* de Liguori et cinq en font de même avec le *Compendium* de J.-P. Moullet (1834) qui en reprenait les grandes lignes³⁴. Schwertfeger mentionne encore la lecture d'un autre compendium, celui de Neyraguet (1839) qui constitue selon Guerber «la première tentative faite en France pour adapter la doctrine de saint Alphonse de Liguori à l'enseignement des séminaires»³⁵.

Selon la thèse de cet historien, l'offensive anti-rigoriste avant d'atteindre Besançon, l'un de ses principaux centres de diffusion, fut préparée avant et sous la Restauration à Turin et en Savoie. Ses agents étaient issus des cercles de l'«amitié chrétienne», fondée par le père Joseph-Albert de Diessbach³⁶, des Pères de la foi, puis des Jésuites et de groupes lamennaisiens conjuguant morale liguorienne et ultramontanisme. Dans ce monde de congrégations, plus ou moins secrètes, J. Guerber cite Vuarin, curé de Genève³⁷, comme se trouvant au confluent de la plupart des courants qui irriguaient alors la France et les pays limitrophes. Le relais de Fribourg ne devait pas être de moindre importance si l'on songe aux liens qu'y avait eus le P. de Diessbach et, plus largement, à l'accueil réservé aux Jésuites et aux

32 Sur cet ecclésiastique et sur la liste de ses contributions voir MARMIER HENRI, *op. cit.*, p. 4–5 et 40–41.

33 GREMAUD JEAN, «Notice sur le P. Martin Schmitt». In *Memorial de Fribourg*, 5, 1858, p. III–V, bibliographie. Sur l'historiographie fribourgeoise: RUFFIEUX ROLAND, «Histoire» in *Encyclopédie du canton de Fribourg*, Fribourg 1977, t. II, p. 326–327.

34 MOULLET JEAN-PIERRE, *Compendium theologiae moralis, quod ad usum theologiae candidatorum ex variis auctoribus praesertim ex B. Ligorio ...* Fribourg 1834, 2 vol.

35 GUERBER JEAN, *Le ralliement du clergé français à la morale liguorienne. L'abbé Gousset et ses précurseurs 1785–1832*. Rome 1973, p. 124, n. 60.

36 Voir aussi BONA CANDIDO, *op. cit.* passim.

37 GUERBER JEAN, *op. cit.*, p. 356.

Rédemptoristes sous la Restauration³⁸. On possède encore d'autres indications sur la lecture par certains prêtres de manuels de tendance ligurienne. Ainsi, trois prêtres ont lu le *Manuel des confesseurs* (1837) de J. Gaume³⁹ qui donnait dans sa préface les douze « motifs de préférer la théologie du saint évêque Liguori » repris de Bruno Lanteri.

Ce large ralliement du clergé fribourgeois à la morale ligurienne ne va pas d'ailleurs sans résistances que révèle aussi l'enquête à propos de la morale appliquée, véhiculée précisément par les livres à l'usage des confesseurs (2,6%). On remarque que certains manuels en usage autrefois au séminaire et portant la marque du rigorisme français⁴⁰ ne sont pas dédaignés. La perception de ces conflits de tendances dans le domaine de la morale que permet de déceler cet examen des lectures n'est pas oiseuse si l'on considère que l'enjeu n'est pas ici de faire la part du probabilisme et de l'équiprobabilisme comme attitude théologique mais de considérer l'impact social d'un clergé formé à la modération ligurienne. Il apparaît en effet que la diffusion du liguorisme ne fut pas étrangère à l'audience que le clergé ne cessa pas de bénéficier auprès des populations lors du « Kulturkampf » déclenché par le régime radical de 1848 à 1856.

Avec les lectures de théologie morale, on se trouve à la charnière de l'approfondissement doctrinal et de l'utilité pastorale. Mais une autre série de lectures, d'ordre biblique, se place aussi, sur un plan différent, à la jonction de la réflexion spéculative et de la conduite pastorale.

4. L'Écriture sainte

Ces lectures (6,8%) sont difficiles à interpréter. On ignore si les correspondants indiquaient toutes leurs méditations et lectures ordinaires de la Bible ou, plus particulièrement, les études de l'Écriture sainte faites à l'aide d'ouvrages spécialisés. Dans la première hypothèse, le clergé lisait fort peu les livres saints, ce qui ne surprend pas dans le système théologique tridentin. Plusieurs prêtres cependant signalent des lectures bibliques suivies. Le curé d'Autigny, Minguely, affirme lire chaque jour un chapitre du Nouveau et de l'Ancien Testament. Les indications du curé Hayoz font également penser à une lecture assidue. Ces deux prêtres ne devaient pas être des

38 Voir l'ouvrage classique de STROBEL FERDINAND, *Die Jesuiten und die Schweiz im 19. Jahrhundert*. Olten 1954 et, sous la direction du même auteur, le tome VI de *Helvetia sacra*, vol. 1, Berne 1976. Voir aussi LANDTWING THOMAS, *Die Redemptoristen in Freiburg in der Schweiz 1811-1847*. Freiburg 1954.

39 J. Jos. Gaume était un bisontin ami de Gousset qui œuvra pour la diffusion du liguorisme. Il était aussi l'auteur d'un *Abrégé du catéchisme de persévérance* qui était connu dans le diocèse. Voir GUERBER JEAN, *op. cit.*, p. 339.

40 Le premier séminaire avait été l'œuvre de prêtres français. Voir ANDREY GEORGES, *Les émigrés français dans le canton de Fribourg (1789-1815)*. Fribourg/Neuchâtel 1972, p. 309 et plus largement la partie IV: « Les modalités spirituelles de l'émigration », p. 257-353.

exceptions. Un échange de vues entre deux éminents correspondants éclaire un peu les positions du clergé en ce domaine. A la suite de Favre, Kilchoer (tous deux anciens «Germaniques»⁴¹) déplora dans un article «le peu d'empressement que montr[aient] assez généralement les Ecclésiastiques fribourgeois pour l'étude des livres saints»⁴². Il leur reprochait leur insouciance, leur défaut d'émulation face aux travaux des exégètes catholiques allemands. Le clergé alléguait un manque de temps, mais Kilchoer y décelait plutôt un «dégoût», une «aversion pour le travail». Il s'employait à faire valoir des motifs essentiellement pastoraux pour inciter les prêtres à lire l'Écriture. Devant les attaques dont la révélation était l'objet dans toutes les classes de la société, le pasteur ne pouvait se priver de réfuter l'erreur en parfaite connaissance de cause. Seul un prêtre nourri de la lecture et de la méditation des livres saints était capable de remplir son ministère sans froideur et sans sécheresse. Kilchoer rappelait enfin les exemples des premiers chrétiens assidus à la lecture des Écritures et appuyait son raisonnement sur diverses recommandations de l'Église concernant l'obligation de cette lecture (droit canon, Concile de Tolède, constitutions synodales).

En réponse à cet article, Aebischer fit part de son «hésitation»⁴³. L'Écriture sainte n'était pas la «seule règle» de la foi, la tradition en était une autre, «aussi divine, aussi infaillible». Selon lui, l'Écriture était

«en soi une lettre morte, sujette à toute sorte d'interprétation [sur laquelle se basaient] toutes les erreurs religieuses, toutes les hérésies, tous les schismes; c'est elle qu'invoquent sans cesse les protestants, les mômiers, les piétistes, les moraves, nos mauvais catholiques, philosophes ...»

La curé de Neuchâtel se trouvait marqué par son ministère en milieu réformé. Au rappel de la pratique des premiers chrétiens, Aebischer opposait la tradition ultérieure de l'Église qui en était venue à interdire la traduction de l'Écriture en langue vulgaire et sa diffusion dans le peuple. Quant à la valeur pastorale de ces lectures, Aebischer la contestait en affirmant que le clergé allemand était devenu peu catholique pour s'être adonné sans mesure à l'étude exégétique. En fin de compte, seul l'usage de l'Écriture sainte accompagnée d'un bon commentaire autorisé devait être conseillé au clergé. La réserve d'un Aebischer dont l'ouverture pastorale était avérée peut surprendre, ainsi que les propos tenus par ces anciens élèves d'une Compagnie qui ne passait pas pour encourager beaucoup les études de l'Écriture. Mais il convient de ne pas durcir ces positions déterminées en partie par le milieu ou l'expérience pastorale.

41 Ce terme désigne les anciens élèves du Collège germanique de Rome formant l'élite du clergé ultramontain et constituant dans le diocèse un réseau d'hommes de confiance de la nonciature.

42 *Mélanges littéraires*, 1840, No 6, p. 23-26.

43 *Ibid.*, p. 26-29.

Plusieurs correspondants signalent d'ailleurs aussi des lectures attentives de livres saints à l'aide de commentaires. Ces derniers datent du XVII^e ou XVIII^e siècle, comme ceux de Menochius, de Cornelius Lapierre, du Maître de Saci ou de dom Calmet. On connaît aussi plusieurs volumes du gigantesque *Scripturae sacrae cursus completus* entrepris par Migne⁴⁴. Sur le plan plus général de l'interprétation des livres sacrés, on devait être bien mal armé face aux critiques modernes basées sur les travaux des universitaires allemands. Mais les connaissait-on? Le clergé semble davantage faire confiance aux armes éprouvées de la rhétorique classique. Il faut y voir le sceau des «humanités» où excellaient les Jésuites mais aussi un genre que le XIX^e siècle ne dédaigna pas selon l'étude qu'en a récemment fournie F. P. Bowman⁴⁵.

5. L'homilétique

En réalité les sermons des grands orateurs sacrés constituent la plus grande part des lectures en homilétique (5,7%). Plus que la forme, c'est la substance des sermons des plus célèbres prédicateurs qui est recherchée. Au-delà d'un modèle rhétorique qu'il serait vain et périlleux de transposer tel quel dans les paroisses fribourgeoises, on y puise une théologie souvent moins aride que dans les longs traités scolastiques. Les lectures de Massillon citées à quatre reprises par trois prêtres et du jésuite Bourdaloue signalé à huit reprises par six prêtres répondent à cet intérêt. Aebischer, dans son mémoire sur les études, conseillait fortement Bourdaloue, «parce qu'il a traité toutes les matières dogmatiques et morales avec une solidité qu'on ne trouve nulle part ailleurs», précisant toutefois «mais il faut le travailler, le méditer, pour le dépouiller de sa forme syllogistique et le mettre à la portée d'un auditoire peu instruit».

Le prédicateur le plus lu possède cependant une sensibilité plus proche et plus accessible: il s'agit d'un autre jésuite, MacCarty, cité à quinze reprises par sept prêtres⁴⁶. La préparation à la prédication s'opérait aussi de façon plus didactique à l'aide de manuels d'éloquence sacrée dont plusieurs prêtres signalent l'usage.

44 Edité à Paris de 1837 à 1840 en 25 vol. + 3 vol. de complément. Sur Migne et ses entreprises, voir *Dictionnaire de théologie catholique*, 10, 2, col. 1722-1740.

45 BOWMAN FRANK PAUL, *Le discours sur l'éloquence sacrée à l'époque romantique. Rhétorique, apologétique, herméneutique (1777-1851)*. Genève 1980, 95 p.

46 MACCARTY N.-T., SJ (1769-1833). *Sermons*. Lyon, Paris 1834-36, 4 vol. Voir: SOMMERVOGEL CARLOS, *Bibliothèque de la compagnie de Jésus*, vol. 5, p. 238-241.

B. Les ouvrages de spiritualité et de pastorale

Si l'on prend en compte la morale, à propos de laquelle les prêtres étaient tenus constamment en éveil par les directives épiscopales ou synodales, la part des lectures d'ordre spirituel ou pastoral s'élève à près du tiers de l'ensemble mais leur qualité est fort inégale. On a regroupé sous la première partie de cette enseigne une série de lectures qui constituent en fait une vulgarisation du dogme, de la morale ou de l'ecclésiologie sous les formes de spiritualité ascétique, d'hagiographie ou encore d'une littérature édifiante. Ces livres ou opuscules étaient-ils vraiment destinés à l'élévation spirituelle ou religieuse du clergé ou devaient-ils plutôt seconder les prêtres dans leurs efforts pour fournir une culture religieuse à leurs ouailles? On peut mettre l'accent sur cette seconde hypothèse sans nier le double rôle de toute cette littérature.

1. La spiritualité ascétique

Les lectures ayant trait à l'ascétique illustrent bien cette ambivalence. Elles peuvent se regrouper en deux parts égales, l'une relative aux ouvrages de piété, l'autre centrée sur la spiritualité sacerdotale. La distinction des deux domaines n'est pas toujours facile ou éclairante, et bien des ouvrages cités font double usage. De manière générale, les lectures de la première série ne sont pas d'un très haut niveau, et les auteurs cités sont souvent obscurs. Il en va particulièrement ainsi des ouvrages et traductions publiés par l'abbé Piaux, vicaire-général d'Evreux, auteur d'un *Tableau de la théologie ascétique ou de la science des saints*. Son rayonnement auprès du clergé fribourgeois était dû, semble-t-il, au séjour que ce prêtre faisait à l'époque dans le canton, à Montet comme directeur des Dames du Sacré-Cœur.

Plusieurs prêtres toutefois ne se contentent pas de ce genre édifiant et abordent des auteurs spirituels de haut niveau ou de valeur théologique plus affirmée. Deux curés par exemple lisent les *Confessions* de saint Augustin, un troisième mentionne *l'Imitation de Jésus-Christ* ou des lectures de sainte Thérèse, alors qu'un autre est adepte de la *Philothée* de saint François de Sales. On relève encore des lectures de «spirituels mystiques» prestigieux du XVIIe et XVIIIe siècles, introduits probablement par les Jésuites: *Le catéchisme spirituel de la perfection chrétienne* du P. Surin (1665), le *Traité de la paix intérieure* et celui *De la joie de l'âme* du P. de Lombez (1778) ou encore le *Directoire mystique* de Scamarelli (1752) et *La perfection chrétienne* de Rodriguez. Par la force des choses, l'influence des auteurs de la Compagnie est un peu moins sensible dans le domaine de la spiritualité sacerdotale proprement dite où les correspondants vont plutôt chercher des modèles dans le clergé français. Divers traités de la perfection dans l'état ecclésiastique datent souvent du XVIIIe siècle ou du début du

XIXe siècle sont connus. Avant de passer aux thèmes plus proprement pastoraux, il convient de signaler deux séries de lectures qui, peu importantes quantitativement parlant, sont toutefois révélatrices des centres d'intérêts secondaires de la culture cléricale.

2. L'hagiographie

L'intérêt pour l'hagiographie (4,6%) s'explique par l'importance du merveilleux dans l'apologétique catholique française post-révolutionnaire et plus lointainement par la persistance d'une littérature ascétique qui prend appui sur l'expérience des saints. C'est aussi une manière d'introduire à la liturgie et de se remémorer l'histoire de l'Eglise. L'ouvrage essentiel dans cette perspective est la *Vie des saints* d'Alban Butler, traduit par Godescard dont plusieurs tomes sont signalés à quatre reprises par deux ecclésiastiques.

Deux lectures cependant témoignent du souci de certains prêtres d'être à l'écoute d'un mouvement intellectuel plus profond qui en appelle aux splendeurs de la chrétienté médiévale. La vie de sainte Elisabeth de Hongrie de Montalembert est lue par deux correspondants et il en va de même pour la vie de saint Dominique par Lacordaire. L'attention portée à ces deux auteurs appelés à devenir de grandes figures du catholicisme français illustre bien l'actualité de l'intérêt généralement porté à la production religieuse d'outre-Jura.

3. La littérature pieuse

Les lectures de cette catégorie (4,2%) ont aussi pour principal objet la production française mais sur un registre inférieur et sous une forme plus vulgarisée. Le catholicisme français au tournant des années 1840 prend de la vigueur dans les querelles nouées au sujet du contrôle de l'enseignement secondaire, du monopole de l'Université ou dans les polémiques soutenues à propos des Jésuites. Les échos de ces débats et de ces affrontements n'épargnent pas le clergé qui, en lisant un certain nombre d'opuscules et plus largement la presse (non citée ici), s'aguerrit, pourrait-on dire, par procuration sur ces questions.

On peut encore placer sous cette rubrique un peu vague toute une production de défense religieuse qui se rapproche davantage de la mise en garde contre les périls mondains et modernes que de l'apologétique. Il en va ainsi de l'ouvrage intitulé curieusement *Platon-Polichinelle ou la sagesse devenue folie pour se mettre à la portée du siècle* qui provoque l'intérêt de cinq prêtres en raison sans doute du réseau de diffusion dans le canton dont disposait l'éditeur genevois Berthier⁴⁷.

47 Son auteur était l'abbé Martinet. Voir JEANTET LOUIS, *Le cardinal Mermillod, 1824-1892*, p. 9.

Diverses œuvres plus positives qui cultivent la force d'attraction exercée par les idées ou la piété ultramontaine sont largement répandues. Cinq prêtres citent le *Voyage de la Trappe à Rome* du P. Géramb et d'autres la conversion de Louis Veillot décrite dans *Rome et Lorette*. De ce dernier auteur on connaît surtout les *Pèlerinages de Suisse* où six prêtres peuvent lire le portrait flatteur d'un des leurs, le curé Bertschy de Guin.

Dans le genre édifiant enfin, cette littérature se révèle inépuisable et les prêtres signalent de nombreuses brochures qu'ils lisent par précaution morale avant de les distribuer à leurs écoliers ou d'en meubler leurs bibliothèques paroissiales.

On remarque avec un certain étonnement dans cette littérature pieuse à usage plus ou moins pastoral, la quasi-absence de références à des ouvrages mariologiques. La même remarque vaut par ailleurs pour les lectures d'ordre théologique ou apologétique, mis à part évidemment la place réservée au problème marial dans les traités. Outre l'apologie des pèlerinages de Veillot, deux titres seulement sont signalés par deux prêtres en ce domaine. *Le pouvoir de Marie* de saint Alphonse de Liguori lu par un curé donne à penser pourtant que la diffusion d'ouvrages sur la Vierge devait suivre la diffusion du liguorisme et plus encore de la piété ultramontaine⁴⁸. Les Jésuites n'épargnèrent pas leurs efforts dans cette direction. Cette apparente absence d'intérêt de la part du clergé séculier qu'on trouve aussi dans le «mémoire» sur les études d'Aebischer trahit-elle une sensibilité plus traditionnelle en matière de piété?

4. La catéchèse et la psychologie pastorale

L'intérêt pour la catéchèse dépasse en fait de beaucoup la part des ouvrages spécifiques recensés (4%), si l'on admet que de nombreuses lectures d'ordre dogmatique ou pastoral servaient à enrichir les ressources catéchétiques des prêtres. Le faible nombre de lectures constaté s'explique aussi par la parution en 1843⁴⁹ d'une nouvelle édition du catéchisme diocésain, quelque peu remanié, qui requiert l'attention des pasteurs, sans que sa lecture soit signalée. On peut joindre à la catéchèse, sous une enseigne quelque peu anachronique et sophistiquée, divers ouvrages (3,4%) destinés à fournir aux prêtres des connaissances pratiques sur le caractère de l'homme ou sur la manière de se comporter dans diverses situations, mais dans une perspective proprement pastorale. Le double caractère pratique et religieux permet de distinguer ces lectures des traités plus systématiques de morale

48 Sur cette littérature mariologique et la diffusion de la pensée de Liguori, GUERBER JEAN, *op. cit.*, p. 117, No 44.

49 Sur le foisonnement catéchétique de la Restauration: GERMAIN ELISABETH, *Parler du salut? Aux origines d'une mentalité religieuse*. Paris 1967, et *Langage de la foi à travers l'histoire. Approche d'une étude des mentalités*. Paris 1972.

ou d'ascétique ou encore des ouvrages de psychologie profane que l'on recensera plus loin. Ce type de lecture ne se rencontre toutefois qu'isolément et chez des prêtres généralement soucieux de pédagogie.

A côté de plusieurs opuscules de «psychologie» chrétienne, on peut noter un ouvrage plus approfondi lu par Corminboeuf en vue d'un cours de pastorale destiné aux séminaristes. D'autres lectures ayant un caractère didactique plus marqué sont à signaler, telle *L'école des mœurs* de l'abbé Blanchard qui fournit des leçons sur la formation du caractère ou le *Portrait d'une femme honnête*. La lecture des ouvrages vieux d'un siècle et demi du pasteur Osterwald sur les problèmes de l'impureté est également significative de l'intérêt porté à ces questions pourtant amplement débattues en théologie morale et dans les manuels des confesseurs.

Il faut encore signaler quelques livres servant plus directement au ministère pastoral comme *Le consolateur des affligés et des malades* de Martin Noirliou ou *L'art de bien mourir* du cardinal Bellarmin. Ce dernier ouvrage appartient sans doute à une école de haute spiritualité, mais il pouvait aussi servir de guide précieux en pastorale.

5. Les lectures isolées

Il convient d'indiquer en dernier lieu quelques rares lectures dans les domaines de la liturgie (0,6%) et du droit ecclésiastique (0,4%) sans qu'on puisse donner une interprétation très fondée de ce faible intérêt.

La question liturgique, en fait, ne se laisse pas approfondir par l'énumération de ces quelques lectures. Un *Manuale precum et rituum* fut édité dans le diocèse durant ces années-là (1841) et la question du retour total au rite romain était déjà posée, mais on n'en découvre nulle trace. A en juger par ces lectures, on prêtait une attention toute pratique aux rubriques des cérémonies dont on devait juger de la conformité avec les décrets de la Congrégation des rites. Il faut relever toutefois deux lectures d'un simple curé, Sansonnens, sur des questions d'art sacré. La première a trait à des directives de l'évêque de Belley en ce domaine, mais la seconde est plus significative: *Du vandalisme et du catholicisme dans l'art* par Montalembert⁵⁰. La réhabilitation dans la canton d'un art «chrétien» aura plus d'effets sous sa forme néo-gothique que ne le laisse supposer cette unique lecture⁵¹.

Les questions de droit ecclésiastique ne suscitent guère d'intérêt non plus, malgré la sourde remise en cause des droits de l'Eglise qui s'effectuait depuis 1830. On se contente apparemment de relire les anciens traités, con-

50 Paris, Debécourt 1839. Consulter à ce propos: HAMELINE J.-YVES, «Viollet-Le-Duc et le mouvement liturgique au XIXe siècle». In *La Maison-Dieu*, 142, 1980, p. 57-86.

51 SCHOEPPER HANS, «L'architecture religieuse». In *Histoire du canton de Fribourg*. Fribourg 1981, t. II, p. 934-939.

forté par la pérennité d'une Eglise «societas perfecta». Mais à ne pas suivre très attentivement le mouvement des idées profanes, on se préparait des lendemains douloureux.

III. Les lectures profanes

La part des lectures non religieuses pourrait sembler importante (27,7%). Une analyse fouillée des domaines abordés nuance cette première impression. Deux rubriques, l'histoire et la littérature, dont le caractère profane n'est guère tranché, constituent les trois quarts de ces lectures. Ce sont dans la plupart des cas des ouvrages qui servent en premier lieu à la connaissance de l'homme et de la société et qui aident à brosser la toile de fond de l'apologétique.

A. L'histoire

La prédominance des lectures historiques est une manifestation de l'esprit de l'époque où un tel savoir fonde la plupart des connaissances sociales. La marque des Jésuites y est également sensible. Ne reprochait-on pas fréquemment aux Pères de méconnaître l'histoire nationale? Auprès des correspondants qui furent presque tous leurs élèves, le reproche paraît fondé si l'on examine attentivement les 12,2% de lectures relevées dont les trois-quarts concernent l'étranger. Une certaine ouverture culturelle contrebalance en revanche ce faible enracinement national. Ces tendances sont perceptibles, mais doivent être doublement nuancées. Dans le champ culturel de langue française où se situe ce clergé, l'historiographie nationale suisse ne peut offrir qu'une faible production et sa part minime s'explique aussi sinon d'abord par ce fait. Quant à l'ouverture culturelle, elle s'opère en priorité par le truchement de l'histoire française à qui sont consacrées la moitié des lectures.

On n'est pas étonné non plus de découvrir que la plupart des ouvrages de cette historiographie française ont trait à la Révolution et qu'ils sont destinés à en montrer les funestes aspects pour l'Eglise. On comprendra mieux les réactions de certains ecclésiastiques fribourgeois lors de la crise du Sonderbund et sous le gouvernement radical si on les sait fortement imprégnés de toute une littérature historique contre-révolutionnaire, voire réactionnaire. On peut joindre à cette rubrique les lectures de philosophie politique (2,6%). Trois prêtres manifestent de l'intérêt pour cette matière et tous trois sont attirés par l'école de pensée de Bonald et de Maistre⁵².

52 Sur l'influence de cette idéologie relayée par Ch.-L. de Haller, voir MURITH JEAN-DENIS, «Un groupe international d'Ultras sous la Restauration et la Monarchie de Juillet». In *Annales fribourgeoises*, 41, 1953, p. 89-121.

Quant aux connaissances ayant trait à divers autres pays, elles sont le fait de quelques prêtres engagés dans l'enseignement comme Chassot, Sallin, Schwertfeger ou encore l'ex-directeur Stoecklin, qui ont le souci d'étendre leur culture historique mais ne s'en donnent pas les véritables moyens en usant d'ouvrages de seconde main ou de vulgarisation. L'influence de leurs maîtres jésuites réputés pour négliger toute histoire qui ne concourait pas à la gloire de l'Eglise a laissé quelques séquelles. Au reste, on lit encore les auteurs découverts au collège. Si le Père Loriquet, la cible des historiens libéraux, n'est signalé que par un seul correspondant, cinq autres recourent à plusieurs reprises au *Dictionnaire des Grands hommes* du jésuite Feller. Un autre caractère d'ordre général de cette culture historique est l'attrait manifesté pour le Moyen Age que le romantisme et le traditionalisme ne font que renforcer.

En histoire suisse, qui constitue le dernier quart des lectures d'histoire profane, deux prêtres manifestent un réel intérêt: Stoecklin et Kilchoer. Le premier connaît Mallet et lit Jean de Muller traduit et commenté par C. Monnard et L. Wulliemin alors que le second s'intéresse aux travaux de Guillimann. D'autres, il est vrai, compulsent de vieilles chroniques et s'intéressent au passé du canton de Vaud ou de Genève dont ils sont originaires. Mais parmi les correspondants fribourgeois, ces deux prêtres sont les seuls à prendre connaissance de l'*Histoire du canton de Fribourg* du radical Berchtold⁵³.

B. La littérature

L'empreinte laissée par la formation reçue chez les Jésuites n'est guère moins sensible en ce domaine (8,5%)⁵⁴. En premier lieu, et abstraction faite du genre édifiant évoqué par ailleurs, cette littérature «profane» ne comprend dans la majorité des cas que les grandes œuvres classiques ou romantiques dont les dimensions religieuses sont affirmées. On remarque cependant que seule la moitié des correspondants font état de lectures de cet ordre-là.

Le premier fait à signaler, consiste en l'absence totale des auteurs de l'antiquité à propos desquels les Jésuites étaient passés maîtres avec leurs

53 Première partie, 1841.

54 Sur l'orientation donnée par les Jésuites à l'enseignement littéraire voir les témoignages de: HENRY JEAN-PIERRE, *op. cit.*, p. 128-130, et d'un étudiant allemand inconnu: *Souvenir d'un élève des Jésuites. Le pensionnat de Fribourg, le Collège germanique à Rome*. Traduits par Gustave Fick. Genève 1866, 94 p. (tiré de la *Bibliothèque universelle*). En particulier p. 11. Voir aussi le bouillonnement culturel qui toucha Fribourg dans les années 1840 et qui ne fut pas sans répercussions à l'extérieur, dans le Jura par exemple: STOLZ MARIE-ANTOINETTE, *Xavier Kohler et l'affirmation de la personnalité jurassienne 1846-1866*. Fribourg, mém. lic. Lettres, 1982, III + 203f. (dactyl.).

éditions expurgées. L'intérêt des correspondants ne s'éveille que pour les classiques français, Corneille, Racine, La Fontaine et La Bruyère signalés à six reprises. Deux prêtres cependant élargissent leur horizon jusqu'à lire *Don Quichotte de la Manche*. On devine mieux les raisons du silence des correspondants à propos des auteurs français du XVIIIe siècle. Seul Aebischer qui ne fut pas élève des Jésuites et qui suivait d'ailleurs un cours de belles-lettres à l'Académie de Neuchâtel, fait preuve d'une audace relative en lisant le fameux discours de Rousseau sur les sciences et les arts ...

La culture de cette minorité de prêtres se nourrit surtout des œuvres écrites à la fin du XVIIIe siècle et dans le premier tiers du XIXe siècle, époque qui donna naissance au romantisme, mais elle ne se borne pas à la littérature purement française. A la lecture de Chénier, de Chateaubriand ou de Charles Nodier par un ou deux correspondants s'ajoutent la connaissance de *La Messiad* de Klopstock, de poèmes d'Alfieri ou, de façon plus typique, l'engouement pour les romans de W. Scott signalés par trois prêtres, ainsi que pour *Les fiancés* de Manzoni, également cités par trois prêtres. Une petite note d'Aebischer indiquant que la lecture de cette dernière œuvre était permise par les supérieurs du Collège germanique montre les limites de cette ouverture.

Malgré les exhortations d'Aebischer, la lecture des grands auteurs demeurait donc limitée à quelques prêtres et leurs préoccupations littéraires qui se doublaient pourtant de préoccupations apologétiques étaient loin d'être partagées par leurs pairs. L'amour de la littérature est en effet conditionnée par une bonne connaissance de la langue ce qui n'était pas le lot de tous les membres. Mais la «Correspondance littéraire» avait aussi pour but d'améliorer l'usage du français parmi le clergé et différents moyens y étaient consacrés. La connaissance de la grammaire, de la lexicologie, du style était encouragée, et on relève plusieurs références à des livres en ce domaine, ainsi qu'à des cours de littérature.

C. Les autres centres d'intérêt

Les problèmes sociaux ou humains au sujet desquels les prêtres cherchent à se documenter ne sont pas moins révélateurs de l'état de la société fribourgeoise ou de certaines attitudes cléricales. Du nombre infime de lectures consacrées aux problèmes sociaux (2%) on ne conclura pas trop rapidement à un manque d'intérêt. L'absence de travaux contemporains sur la société fribourgeoise y est aussi pour beaucoup, car on ne néglige pas les études sur les cantons voisins quand il s'en trouve. Il reste que ce clergé, pourtant confronté à des plaies sociales profondes qu'il stigmatisait à temps et à contretemps du haut de la chaire se trouve complètement démuné pour les analyser de façon moins moralisatrice.

Alors que le curé d'Assens, Martin, lit le fameux rapport vaudois sur le paupérisme (1841), aucun curé fribourgeois de la campagne ne signale le fruit d'une telle lecture. Il en va de même d'un rapport sur l'ivrognerie dans le canton de Genève que seul Martin a lu, bien que ce fléau fasse également des ravages à Fribourg. Quant aux préoccupations d'un Stoecklin, elles sont probablement nourries par la situation de la ville de Fribourg où a lieu son ministère. Ce pasteur connaît *La charité légale* de Naville, lit *Le visiteur du pauvre* et s'informe ainsi qu'Aebischer sur le phénomène de la prostitution parisienne. Les mutations sociales que provoque l'industrialisation ne troublent évidemment pas les correspondants de ce pays rural. Seuls Stoecklin et Sallin ont lu la protestation de Lamennais *De l'esclavage moderne* mais le commentaire de Stoecklin ne prête guère à développement puisqu'il conclut simplement: «ouvrage détestable»⁵⁵.

On peut faire les mêmes réflexions que précédemment sur les questions d'éducation. La pensée des prêtres ne se nourrit que parcimonieusement des travaux de l'époque dans un domaine pourtant où leur responsabilité est fortement engagée. Seuls deux ou trois prêtres paraissent intéressés à ces problèmes. Les trois volumes du traité de Mme Necker de Saussure *L'éducation progressive* sont cités cependant et l'on note la référence à un ouvrage au titre évocateur: *La manière de bien instruire les pauvres et en particulier les gens de la campagne*.

Quant aux lectures ayant trait à la nature ou au caractère de l'homme (1,8%), elles complètent ce que la théologie, l'ascétique et la pastorale apportent en ce domaine, mais selon une perspective plus positive, s'apparentant aux connaissances médicales. Divers traités de physiologie lus par Corminboeuf et Favre ressortissent presque à cette discipline. Ils éclairent d'ailleurs le rôle du prêtre dans les campagnes, médecin des âmes et souvent même suppléant sinon concurrent des disciples d'Hippocrate⁵⁶. Ne voit-on pas par exemple quelques prêtres louer un «recueil de pronostics» ou quelques traités d'hygiène.

On a regroupé dans une dernière catégorie les lectures d'ordre scientifique (0,6%) qui n'ont pas un rapport direct avec le ministère. Elles sont tout à fait négligées, seuls trois prêtres déclarent s'y adonner quelquefois. Corminboeuf lit Buffon et Chavin s'intéresse à la botanique. On peut signaler encore le curé Longchamp, plus éclectique, qui s'adonne à l'étude de la géographie aussi bien qu'à celle de l'arithmétique.

* * *

55 *Mélanges littéraires*, 1840, No 3, p. 152 et 158. Au sujet de l'itinéraire de ce penseur: LE GUILLOU LOUIS, *L'évolution de la pensée religieuse de Félicité Lamennais*. Paris 1966.

56 Quelques indications à ce propos dans: MONTELEONE LUC, *Essai sur la santé publique dans le canton de Fribourg durant la première partie du XIXe siècle*. Fribourg, mém. lic. Lettres, 1982. 225 f. (dactyl.), annexes p. 152, 164 et 166.

Au terme de cette présentation détaillée de la culturelle intellectuelle désirable et effective d'une vingtaine de prêtres, on ne perdra pas de vue que ces ecclésiastiques ne constituaient qu'une faible minorité, un dixième de l'effectif du clergé séculier dans le canton avant 1848. L'appartenance à ce groupe du futur évêque, Mgr Marilley (1846-1879) ne modifie pas sa représentativité mais permet en revanche de mieux comprendre dans quel univers intellectuel se mouvaient les responsables du clergé lors du plus sérieux affrontement que connut l'Eglise dans le canton depuis la Réforme.

Du point de vue méthodologique, la difficulté ne réside pas dans le dessin des contours de cette culture cléricale mais dans sa mise en perspective, au sein de l'univers mental global de l'époque. Incontestablement, l'appétit intellectuel dont fait preuve cette fraction du clergé est remarquable et tranche sur la médiocrité souvent fustigée du personnel ecclésiastique. Mais il faudrait multiplier les enquêtes de ce type auprès d'autres catégories sociales pour nuancer le portrait intellectuel de ces prêtres et affiner le rapport qu'ils entretiennent avec leur époque.

A défaut de cette perspective, l'interprétation de cette enquête ne peut que se déployer dans l'espace relativement clos de la culture ecclésiale. L'impression générale qui se dégage de cet examen bibliographique n'évite pas l'image d'un univers plus ou moins étroitement borné par des préoccupations morales et pastorales finalement assez imperméable aux besoins et au mouvement du siècle.

Dans cette perspective encore, l'absence de véritables débats de fond que manifesterait des lectures diverses ou polémiques intraconfessionnelles renforce l'impression d'uniformité doctrinale qui se dégage de ce clergé, mis à part les quelques variations pastorales rencontrées çà et là sur des points mineurs. On se trouve bien loin des affrontements entre les successeurs des Lumières et les tenants des renouveaux théologiques qui avaient lieu en Allemagne et en Suisse alémanique à la même époque, ou des luttes entre gallicans et ultramontains à propos de l'ecclésiologie en France. Fribourg aux marches de deux civilisations aurait-il été épargné par les grands débats de la pensée religieuse dans la première moitié du XIXe siècle?

On peut trouver quelques causes à cette impression de fermeture et d'atonie que donne la culture cléricale. Le moule éprouvé de la formation jésuite auquel s'ajoutait depuis le début du siècle l'éloignement des séminaristes des foyers de culture allemands ou français ne fut pas sans effets. La pauvreté culturelle d'un clergé dont le recrutement se déplace des villes vers les campagnes profondes au cours du XIXe siècle renforce encore cette tendance au conformisme.

De telles constatations n'enlèvent rien de son mérite à l'entreprise de la «Petite Eglise» mais expliquent mieux son dessein et finalement ses limites. La tentative de développer les potentialités intellectuelles du clergé doit se mesurer moins en termes de résultats qu'au niveau de la perception des

enjeux. La lucidité de son promoteur ne fait pas de doute à cet égard, mais fut-elle comprise et partagée?

Avec un Aebischer, une partie du clergé prit mieux conscience du vaste conflit en cours entre deux cultures, la bourgeoise et la cléricale, pour employer les hypothèses et le langage d'Emile Poulat⁵⁷, affrontement dont le contrôle des masses rurales était l'enjeu. En prenant la mesure des atouts culturels d'une bourgeoisie modernisatrice, le clergé se donna les moyens de conserver son empire rural. Le rétablissement paradoxal d'une Eglise ébranlée mais fortifiée au lendemain du «Kulturkampf»⁵⁸ radical dépendit de nombreux facteurs mais, dans la relève des Jésuites que dut assumer le clergé séculier, on retrouve non seulement les membres mais encore l'esprit de cette «Petite Eglise».

Ce qui était recherché en fin de compte ce n'était pas tant une ouverture aux valeurs d'une culture bourgeoise fécondée par le libéralisme qu'une utilisation de ses nouveaux moyens au profit d'une stratégie de préservation des acquis de la société traditionnelle. Celle-ci ne paraissait-elle pas être la meilleure garante du pouvoir social et de l'audience religieuse des prêtres sous l'égide unifiante d'une idéologie de «civilisation chrétienne»?⁵⁹

57 POULAT EMILE, *Eglise contre Bourgeoisie. Introduction au devenir du catholicisme actuel*. Paris/Tournai 1977.

58 Sur l'élargissement de ce terme: ALTERMATT URS, «Vom Kulturkampf der Landschaft für ihre bedrohte Eigenart.» In *Fribourg: ville et territoire*. Actes du Colloque universitaire pour le 500e anniversaire de l'entrée de Fribourg dans la Confédération, p. 357-379.

59 DERRE JEAN-RENÉ, PLONGERON BERNARD (e. a.), *Civilisation chrétienne. Approche historique d'une idéologie XVIIIe-XXe siècle*. Paris 1975.